

RIP 1095p

# La Question d'Alsace.

Conférence donnée au Théâtre Français de Bordeaux

le 9 Février 1918

Par **M. Camille JULLIAN**

Membre de l'Institut,

Professeur au Collège de France.



*La vente est au profit de l'Asile des Vieillards de La Tresne.*



BORDEAUX

Imprimerie L. DELBREL & Cie

20, rue Condillac. - Tél. 7.62

1918

Bibliothèque Maison de l'Orient



129945

# La Question d'Alsace.

---

Conférence donnée au Théâtre Français de Bordeaux

le 9 Février 1918

**Par M. Camille JULLIAN**

Membre de l'Institut,

Professeur au Collège de France.

---

*La vente est au profit de l'Asile des Vieillards de La Tresne.*



Bordeaux — Impr. L. DELBREL & Cie  
20, rue Condillac. - Tél. 7.62

—  
1918

# La Question d'Alsace

---

## 1° VOL ET MENSONGE

Je voudrais vous parler de la question d'Alsace.

Je dis Alsace et non pas Alsace-Lorraine. En Lorraine et en Alsace, les choses ne se sont point passées de la même manière.

Lorsque les Allemands ont pris la Lorraine, il y a eu vol. Lorsqu'ils ont pris l'Alsace, il y a eu vol, mais aussi mensonge.

Punir les voleurs, c'est l'affaire des juges, qui dans l'espèce sont nos soldats. Démasquer les menteurs, c'est l'affaire des historiens, et voilà pourquoi j'interviens dans la question d'Alsace. Je vais m'expliquer plus clairement.

Lorsque les Allemands ont pris la Lorraine, ils n'ont pas dit qu'ils la prenaient parce qu'elle était allemande. Ils l'ont prise parce qu'elle leur plaisait, et voilà tout. De raisons, même mauvaises, ils n'en ont point donné. Le vol, en cette affaire, a été d'une franchise toute crue, sans l'ombre d'une hypocri-

sie : ce qui est rare chez eux. Ils avaient envie de Metz, camp retranché, ils l'ont pris ; ils avaient envie de la Sarre, bassin houiller, ils l'ont prise. A ces deux actes de rapine, ils n'ont donné aucun motif scientifique. Leurs savants ne sont point intervenus en l'affaire : je n'interviendrai pas.

Au contraire, pour prendre l'Alsace, les Allemands ont fait intervenir leurs savants et leurs historiens. Cette rapine-là, ils ont voulu la faire légitimer, par une théorie linguistique, historique, ethnographique, que sais-je encore : car ils manipulent les faux raisonnements meurtriers de vérités avec la même adresse que les Gothas de l'air assassins de femmes et d'enfants. Ils ont expliqué par des raisonnements d'ordre scientifique que l'Alsace était à eux de par les lois de l'histoire, et qu'ils reprenaient leur bien. Ils ont voulu faire de l'annexion de l'Alsace, en 1871, la solution rigoureuse d'un problème scientifique.

Etudions ce problème après eux. Et quoi qu'il m'en coûte de suivre sur leur terrain les faux savants d'Allemagne, j'irai quand même avec eux. Après tout, le peloton d'exécution accompagne bien le traître jusqu'au poteau où il s'en débarrasse. Et je compte bien exécuter ici les faux savants d'Allemagne.

## **2° QUESTION D'ALSACE POSEE PAR LES LIBERAUX EN 1848**

La question d'Alsace fut posée par les Allemands, pour la première fois dans

le monde politique, l'année 1848, il y a 70 ans. Pour comprendre l'énormité de l'impudence qu'ils commirent alors, rappelez-vous bien ce que furent pour l'Europe ces mois de 1848.

Un bel enthousiasme national courut, cette année-là, à travers toutes les nations de l'Europe. Celles qui étaient robustes ajoutèrent une force de plus à leur jeunesse : la France se dota de plus de liberté. Celles qui étaient opprimées aspirèrent à l'indépendance : et l'Italie commença à secouer les épaules déjà gangrenées de l'empereur François-Joseph.

Celles que l'on croyait mortes essayèrent de soulever la pierre du tombeau, et nous entendîmes la voix encore faible et lointaine de la Pologne toujours vivante et toujours tournée vers nous.

Alors, l'Allemagne, elle aussi, — écoutez bien ceci, vous qui rêvez d'une Allemagne régénérée par l'idée nationale, par la liberté, — alors elle aussi se crut appelée à devenir une nation, une patrie ; elle parut lassée de ses vingt principicules et de sa lignée des Hohenzollern, elle sembla se constituer en un peuple uni et homogène semblable à la France, et un Parlement de toute l'Allemagne se réunit à Francfort.

Nous autres en France, alors, pauvres rêveurs que nous étions, aveuglément, sottement, nous applaudissions à la délivrance, à la liberté de l'Allemagne. Une patrie de plus dans le ciel des hommes, quelle joie pour ces idéologues impénitents que furent toujours les Français ! Lorsque Michelet vit défiler le

drapeau allemand dans Paris, lors de ce défilé des étendards nationaux qui fut la grande folie de 1848, Michelet pleura d'une sainte émotion. Car la première fois dans son histoire, disait-il, l'Allemagne groupait à Francfort les députés de tous ses royaumes, de toutes ses villes; l'Allemagne libre, intellectuelle, à demi démocratique, apparaissait enfin dans le monde, et le monde allait entendre d'elle de nobles et fortes paroles.

Or, voici ce que l'Allemagne libérale prononça tout d'abord. Elle prononça qu'elle n'était pas complète, qu'il manquait une province allemande au rendez-vous, qu'il fallait délivrer cette province coûte que coûte, **ferro et igni**, l'arracher à la France. A toi, Michelet, voilà la réponse de l'Allemagne à ton salut ! — Il s'agissait de l'Alsace : les intellectuels, les libéraux, les démocrates du Parlement de Francfort, réclamèrent l'Alsace pour l'Allemagne.

Ainsi, au milieu de ce réveil des patries, de ces élans internationaux, de ces rêves fraternels de 1848, le premier appel de l'Allemagne réveillée, fut pour lancer un défi à la France, pour brandir le fer et allumer la flamme, pour poser la question de l'Alsace.

Quelle leçon pour ceux d'entre nous qui, aujourd'hui encore, conservent des illusions sur le libéralisme, le pacifisme, la **sozial-démokratie** et autres billevesées de la Germanie. Que vient-on nous raconter du militarisme prussien qu'il faut abattre, de l'Allemagne libérale qui nous rendra la paix et désa-

vouera son empereur ? C'est l'Allemagne libérale de 1848, qui, en principe, nous a déclaré la guerre. Dieu sait si je hais Bismarck, le plus criminel, le plus meurtrier génie qui ait paru au monde; mais je hais davantage encore l'Allemagne soi-disant libérale qui lui a mis en mains la torche et l'épée et lui a montré le chemin de l'Alsace. Car Bismarck n'a fait qu'utiliser, au profit des bandes de son maître, les projets hypocrites et assassins du Parlement de Francfort. Prussiens, militaristes, convoiteurs et tentaculaires, les libéraux allemands de 1848, les libéraux allemands de 1918 le sont au même titre que le furent ce fantoche de Guillaume Ier, ce cabotin de Guillaume II, ce misérable de François-Joseph. Entre le **kaiser** et le maître d'école, là-bas, je ne fais aucune différence. Ils sont soixante millions de **kaiser**, avides, sanglants, roués, fourbes et brutaux, depuis qu'en 1848, par jalousie de la France, ils ont voulu nous prendre l'Alsace.

### 3° CE QU'A SOUFFERT NOTRE GENERATION LORS DE LA PERTE DE L'ALSACE EN 1871

Moins d'un quart de siècle plus tard, en 1871, le rêve des bons libéraux allemands de 1848 fut réalisé. Le Prussien canalisa à son profit les ambitions de l'Allemagne réveillée, et Bismarck lui fit cadeau de l'Alsace, enlevée à la France par le fer et le feu; il lui en fit cadeau à la manière dont le uhlan envoie

à sa Gretchen la pendule volée dans le château mis au pillage.

Cette fois, de nouveau, la question de l'Alsace fut posée, non plus par la parole sur du papier, comme à Francfort, mais par un crime sur des tombes. Et de la blessure qui mutila alors la France, quarante millions de Français souffrirent dans leur corps et dans leur âme.

Ceux qui sont nés après 1871, aiment assurément la France et l'Alsace, et de tout leur corps et de toute leur âme : ils souffrent de cette blessure avec la même force que ceux d'entre nous, qui, arrivés en 1871 à l'âge de sentiment ou de raison, sentirent dans tout leur être le déchirement de la mutilation. Et cependant eux les jeunes et nous les vieillards, nous avons une manière différente de souffrir au sujet de l'Alsace. Nous, les vieillards, les vaincus et les blessés de 1871, nous ajoutons à cette souffrance une acuité d'impression, une sorte de délire intime et mystérieux que les plus jeunes d'entre vous ont peine à comprendre. Car nous avons senti le fer rouge ouvrir la plaie, et à 48 ans de distance, moi qui vous parle, je le sens toujours. L'impression survit, nette et douloureuse, elle survit à l'heure de la blessure, comme longtemps après le réveil circulent encore sous vos yeux les fantômes d'une nuit de cauchemar.

Pour les hommes de ma génération, adolescents en 1871, et dès lors patriotes et libéraux, le rapt de l'Alsace fut notre première grande douleur, la pre-

mière douleur de portée générale, la première douleur qui éleva nos âmes au-dessus des petites misères de nos chagrins d'enfant. Elèves de lycées ou d'écoles, chrétiens fervents ou républicains forcenés, tous imbus d'idéal comme l'était cette jeunesse de 1870, nous ne pouvions nous imaginer qu'une nation mutilerait à plaisir une nation voisine. Cela nous paraissait contraire à cet idéal de justice et d'humanité que la lecture de Victor Hugo avait mise en nos jeunes âmes. La nouvelle du traité de Francfort, — Francfort, ville désormais deux fois maudite, choisie à dessein par Bismarck, — la nouvelle de la perte de l'Alsace nous fit, en une minute, passer à l'âge d'homme par une sorte de puberté morale, nous fit éprouver les souffrances les plus profondes, entrevoir les plus tristes réalités de la vie. Et depuis, depuis 48 ans, en dépit des tempéraments et des circonstances, la douleur de l'Alsace ne nous a jamais quittés.

Nous nous sommes sentis, non pas seulement les vaincus d'un jour, les vaincus d'une nation, nous nous sommes aussi sentis les victimes d'une injustice qui frappait tout le monde en nous-mêmes. Désormais, la joie parfaite, la sécurité absolue, le repos de l'âme furent interdits aux hommes de notre génération. Notre souffle est demeuré court, comme à ceux qui portent en eux-mêmes une tare congénitale.

Une seule chose nous a fait vivre, agir, vouloir d'une façon normale : je vous fais, en ami, la confidence de no-

tre état d'âme depuis 1871. Une seule chose nous a fait prendre goût à la vie générale, nous mêler au mouvement banal du monde. C'est le désir de recouvrer l'Alsace, c'est l'espérance qu'elle nous sera rendue, c'est la volonté de contribuer à ce retour, et par là de rendre à la patrie son intégrité, et d'assurer au droit, à la justice, une victoire éternelle.

Depuis un demi-siècle nous avons vécu dans l'espérance. C'est l'espérance qui nous a tous fait travailler comme jamais Français au monde. C'est l'espérance qui nous a fait sourire au milieu des larmes et provoquer par notre courage le courage d'autrui. Et c'est l'espérance qui, à travers les angoisses de ces quatre années, pas une seule fois, pas une, entendez-vous bien, ne nous a fait douter de la libération de l'Alsace.

Si elle ne nous était pas rendue, nous qui l'avons vue partir en 1871, nous qui n'avons vécu que pour elle notre vie publique, si elle ne nous était pas rendue, hé bien ! nous n'aurions plus qu'à partir à notre tour. Plus rien ne nous retiendrait dans la vie des sociétés humaines. L'espérance elle-même nous aurait quittés pour toujours. A cette fois, nous nous sentirions vaincus à jamais. A cette fois, nous sentirions que la justice humaine n'est plus qu'un leurre, et nous sentirions même que la justice divine ne nous soutient plus. Ne plus revoir l'Alsace française, ce serait pour nous un premier adieu à la vie. Je vous dirai toute ma pensée : ne plus revoir

l'Alsace française, ce serait douter de Dieu

Mais rassurez-vous. Non seulement j'espère, mais j'ai confiance et certitude. J'espère et je sais. Je sais que tout est prêt chez nous, pour recevoir l'Alsace des mains d'un ennemi vaincu. Je ne peux en dire davantage : mais je vois, et d'une clarté plus forte que les yeux du corps, je vois l'Alsace rendue à la France, la joie rendue à notre vieille, la victoire rendue à la justice divine et au droit humain, la question de l'Alsace résolue suivant les principes éternels de la raison et de la vérité.

#### **4° LA QUESTION D'ALSACE, QUESTION UNIVERSELLE**

Car la question d'Alsace regarde le droit, la raison, la vérité, la justice : elle regarde toutes les nations et non pas seulement la nôtre ; elle est une question pour le genre humain, et non pas une question pour la France.

Un très grand ministre de nos alliés a dit l'autre jour : « Nous soutiendrons la France jusqu'au bout dans la question de l'Alsace. C'est le sang de son sang, c'est la chair de sa chair, c'est la vie de sa vie. Nous rendrons l'Alsace à la France, parce que la France sans l'Alsace ne serait point la France, et que nous sommes avec la France jusqu'à la fin. Toute question qui l'intéresse est nôtre », a dit Lloyd George : « nous faisons nôtre la question de l'Alsace ». Et le grand président Wilson vient de redire les mêmes paroles.

Cela est admirablement dit, ô mes amis d'Angleterre, ô mes amis d'Amérique. Et cependant vous n'avez point encore dit tout ce que vous voulez dire. Mais je sais que vous le direz demain.

Vous direz que la question d'Alsace n'est pas seulement une question française, mais que c'est une question pour l'Amérique, pour l'Angleterre, pour toutes les nations, une question générale, humaine, humaine au premier chef, et j'ose dire, à demi divine. Quand bien même les Français renonceraient à l'Alsace, et je suppose ici l'impossible, le monde entier est intéressé à ce qu'ils la reprennent. Il y va du salut moral du monde, de la loi nécessaire des patries.

Hé quoi ! Un Empire, en 1871, du fait d'une victoire brutale, s'est arrogé le droit de ravir à une nation vaincue un de ses membres, un de ses organes, le droit de violenter des consciences et de martyriser des générations d'hommes ? Et la chose, maintenant, serait acceptée de tous ? Vous voulez fonder la société des nations, la fraternité des patries, et le premier fait que la société des nations sanctionnerait serait un crime contre une nation, contre une patrie ? Une patrie serait donc, à votre sens, un être que le plus fort aurait le droit de mutiler, et non pas une personne aussi sacrée, aussi inviolable que l'âme d'un fils de l'homme ? Valider cette mutilation de 1871, ce serait admettre que les patries sont de simples amalgames de terres et de corps, terres et corps qu'on peut déplacer, dislo-

quer suivant les circonstances au gré du plus fort.

Amis d'Amérique et d'Angleterre, vous tous, apôtres de la paix par le droit, vous serez les premiers à désirer l'Alsace jusqu'à la mort. L'Alsace est un fait pour la France et un symbole pour l'humanité. Vous voulez que la justice règne sur le monde : écartez donc d'abord l'ignominie que depuis un demi-siècle l'Allemagne a imposée au monde. Votre droit ne doit pas être celui de demain, mais celui de toujours. Quand il s'agit d'établir la justice, on ne commence pas par faire sa part au crime.

Je ne veux pas que l'on dise que la question de l'Alsace est une question française. Dire une pareille chose, ce serait dire, à propos d'un fratricide : c'est une affaire de famille ; à propos d'un homicide : c'est une question de voisinage ; à propos d'escroquerie : c'est un litige d'intérêts ; à propos d'un mensonge : c'est une question de mots. Non ! la question de l'Alsace touche à des intérêts universels, à des principes permanents : elle représente un abus de la force, du vol et de la violence, de l'hypocrisie et de la tyrannie, et tout cela, c'est non pas crimes contre un peuple, mais crimes contre tous, crimes en soi. O mes amis d'Angleterre et d'Amérique, soyez donc avec nous, non pas seulement comme des alliés, mais aussi comme des juges associés à notre justice française. Et vous, fils vaillants de l'Amérique, d'une jeune patrie que le droit seul a créée, aidez le triomphe

du droit en la cause de la plus vieille patrie du monde.

### **5° DES DANGERS ET SOTTISES D'UNE ALSACE NEUTRE**

J'entends dire cependant que l'humanité exige parfois des accommodements avec le crime même, et qu'on pourrait résoudre la question de l'Alsace par une solution négative, celle qu'on appelle l'Etat neutre, l'Etat-tampon. Voici en quoi elle consiste :

L'Allemagne nous a pris l'Alsace ; on la lui enlève. L'Alsace est à nous ; on lui rend la liberté. L'Alsace deviendra libre, neutre, entre la France et l'Allemagne ; elle s'interposera entre les deux Etats rivaux. Et elle rendra aux deux grandes nations le service d'empêcher les contacts et les chocs.

Une telle solution serait, d'abord, une faute contre le droit. On ne transige pas avec ce qui est juste ; il n'y a pas de moyen terme entre la vérité et le mensonge. L'Alsace neutre, ce serait sanctionner, à défaut du vol, la conséquence du vol.

Puis, demain, l'Allemagne trouverait que cet Etat intermédiaire n'est point assez large pour la séparer de nous. Elle nous demanderait d'y ajouter la Lorraine et Nancy : « Mes chers amis de France », diraient les Allemands. « rendez donc la liberté aux villes de Lorraine ; vous ferez œuvre pie ». Je n'imagine pas ; ils l'ont dit. Avec eux, il faut s'attendre à tout. La vilaine bête peut rentrer ses griffes : elle ne les

coupe pas, et le plus sûr moyen de les arracher, pour nous, est encore de briser la patte.

Créer avec l'Alsace un Etat neutre qui nous protégerait de l'Allemagne, ce serait pire qu'une faute, ce serait une sottise. Insensés qui proférez cette idée, vous n'avez donc rien appris : où sont vos yeux pour voir, où est votre jugement pour raisonner ? Ce que l'Allemagne fait des Etats neutres, est-ce que le sort de la Belgique ne nous l'apprend pas ? Tout ce que des hommes peuvent accomplir en fait de misères matérielles et de vilenies juridiques, la Belgique l'a souffert depuis quatre ans. Faites de l'Alsace un pays neutre, et demain l'Allemagne la fera chaude de sang et d'incendie, suivant le mot sinistre de son empereur.

Ne savez-vous pas que l'Allemagne, en ce moment, est prête à traiter la Suisse comme la Belgique, et qu'une seule chose l'arrête, la peur d'une guerre de partisans dans les montagnes ? Il n'y a pas de règlement sur la neutralité qui retienne l'Allemagne. Un Etat-tampon ? Oh ! le mot ridicule ! Avec une force de guerre comme celle de l'Allemagne, avec cette machine infernale qu'est ce peuple, les tampons volent en éclats comme des chiffons de papier.

Du reste, l'Alsace ne veut pas de cette liberté précaire. Elle n'entend la liberté que d'une seule manière, en tant que partie intégrante d'une France libre. Elle n'entend la vie que d'une seule manière, en tant que membre

d'une grande famille, qui est la France, Il y a cinq ans, j'allais faire des conférences à Mulhouse et à Strasbourg. On m'avait dit : — Parlez aux Alsaciens de la France, de leur patrie ; mais sans la nommer, car l'ennemi est là, et nous guette. — Alors, au lieu de dire France, je disais Gaule ; au lieu de dire Français, je disais Gaulois ; et j'essayais de montrer que la loi historique de l'Alsace, depuis les temps les plus lointains, est d'avoir appartenu à une grande nation, et toujours la Gaule. — Oh oui ! c'est bien cela, me dirent mes amis d'Alsace. L'Alsacien se sentira toujours isolé, désemparé, s'il n'est pas le citoyen d'une grande patrie : l'Alsace ne va pas pour lui sans la France, pas plus que le rameau ne va sans l'arbre, ou le rayon sans le soleil. Alsace et France ne sont pour lui que deux expressions, également charmantes, d'une même vie nationale.

Car de toute éternité, par la volonté de la nature et par le travail des hommes, l'Alsace est aussi bien terre de France que notre Bordelais plantureux ou notre fine Saintonge. C'est maintenant, ce que je voudrais vous montrer.

## **6° LA NATURE DE LA TERRE D'ALSACE EST D'ÊTRE TERRE FRANÇAISE**

Que je voudrais que tout Français eût fait le voyage de l'Alsace, respiré son air, aspiré ses senteurs, analysé sa terre ! Il comprendrait aussitôt, par

des sensations profondes plus fortes que tous les raisonnements, il comprendrait qu'il est en France, et que, Français, il est chez lui en Alsace.

Le sol de l'Alsace est le prolongement du plateau de Lorraine. Faites le chemin par ce col de Saverne, que, demain, vont franchir nos soldats victorieux. A Metz, à Sarrebourg, c'est la Lorraine, haute et solide, avec ses vergers et ses champs. Puis, on monte lentement, les Vosges vous accueillent, hospitalières en leurs bois de sapins où butinent les abeilles et où travaillent les bûcherons, montée facile, joyeuse. Puis, la pente s'incline en l'autre sens, et on arrive dans la grande rue de Saverne, bourdonnante de voix françaises les jours de marché, et on aperçoit dans le lointain le clocher de Strasbourg et les brumes du Rhin. Vous êtes en Alsace, et rien ne vous sépare de la Lorraine, rien ne vous a séparé de la France. La ligne des Vosges, ce n'est pas une barrière, une clôture, c'est simplement la pierre d'un seuil qui vous a fait entrer dans une maison amie. Voulez-vous une autre comparaison plus claire encore ? L'Alsace appartient à la France comme la paume de la main appartient à notre bras : c'est le revers d'un massif de montagne incorporé à notre corps national.

Maintenant, comme toute cette terre d'Alsace sent bon la terre de France ! Bordelais qui m'écoutez, rappelez-vous les paroles de votre poète Ausone, lorsqu'il visita ces régions du Rhin : — Il me sembla, disait-il, que j'étais dans

mon pays natal, sur les bords de ma chère Garonne. L'air y a de douces effluves qui font songer à nos tiédeurs de l'Océan. Sur les coteaux exposés au soleil, la vigne mûrit, et demain le vin d'Alsace pétillera dans les verres : pays de vin, pays de gaieté, pays de franchise, pays de France. Là où la vigne s'arrête, le cerisier montre ses beaux fruits rouges, joyeux comme les lèvres d'enfants qui les appellent : cerises d'Alsace, vous avez en vous des rayons de notre patrie. Et savez-vous ce qui sonne le plus la France, ce qui chante le plus la France, sur les sillons de l'Alsace ? Ce sont les oiseaux du ciel : ces cigognes familières, douces et affairées ; les moineaux de Colmar, agités et bavards comme des enfants aux Quinconces ; les alouettes huppées de Masevaux et de Saint-Amarin, petites-filles de l'alouette gauloise, et qui maintenant chantent allègrement sous la mitraille à travers les bois de l'Alsace libérée, et, enfin, les coqs d'Alsace, gaulois eux aussi, qui attendent dans les fermes les lueurs d'une aurore française. — Et aussi, si vous me le permettez, je rappellerai les coqs de bronze qui ne manquent à aucun clocher d'Alsace ; et voici ce qu'ils signifient. Le clocher de l'église, c'est la maison de prière, le rendez-vous des sentiments, la pensée vers l'idéal et au-dessus de cette demeure de Dieu, le coq, qui la couronne, c'est l'appel à la France.

Plus loin, du côté de l'est, du côté de la Germanie, vous rencontrez le Rhin. Regardez-le longuement, en ré-

fléchissant : et vous vous apercevrez qu'il est bien le fossé nécessaire et naturel que la Providence a creusé pour finir la France, pour l'encadrer, pour la protéger. Ce Rhin, c'est autre chose que notre Garonne devant Bordeaux. Il est moins large en apparence, il l'est beaucoup plus en réalité. Son espace est doublé par d'immenses marécages continus, pleins de canaux et de poches, tristes et déserts, qui prolongent ses rives des deux côtés. Aux heures d'inondation, il a quelquefois dix kilomètres de large. L'homme refuse d'habiter ses bords inhospitaliers; Strasbourg, Colmar, Mulhouse, ne touchent pas au Rhin. Quand je me promenais sur ces bords, j'avais l'impression d'une immense solitude, où le vol des oiseaux sauvages semblait un tir de barrage pour séparer la France de l'Allemagne. Je sentais bien, alors, que ce fleuve marque la fin d'un monde, qu'il est notre limite fixée par les destins, qu'il l'a été de tout temps, qu'il le sera demain et que, de même que la Garonne est rivière de France sur ses deux bords, la rive gauche du Rhin d'Alsace est li-sière de France, fossé creusé contre l'é-ternel ennemi. La nature, je le répète, nous a donné l'Alsace.

### **7° DE L'ANNEXION DU PASSÉ PAR LA SCIENCE ALLEMANDE**

Et les hommes, aussi, se sont donnés à nous de tout temps. Ils furent des Gaulois, ils sont des Français. Aucune force humaine ne prévaudra contre

cette loi de l'histoire : l'Alsacien est homme de France.

Mais maintenant, parlant des hommes, nous trouvons en face de nous les fameuses théories des savants allemands, ceux qui, maîtres de l'opinion publique en 1848, ont dit au Parlement de Francfort qu'il fallait reprendre l'Alsace parce qu'elle était peuplée d'Allemands.

Oh ! je les connais ces savants d'Allemagne, ce sont fourriers d'invasion, cuisiniers de convoitises, truqueurs d'histoire. Ils ont mission de créer des raisons, de fabriquer des titres, d'endormir des scrupules, de dénaturer d'abord les choses qu'il s'agit ensuite d'annexer. Depuis un siècle, ils ont germanisé le passé pour avoir le droit de dire aux chefs et aux soldats : prenez ces terres et ces hommes, nous venons de les baptiser germaniques au nom de notre science. Et ces savants ont décrété que Charlemagne était un Germain, lui qui a passé toute sa vie à combattre les Germains. Ils ont décrété que la Chanson de Roland était une œuvre allemande, elle qui est née autour de la tombe du héros, à Blaye, sur les bords de la Gironde : car vous voyez, ils prennent tout, nos ennemis, vivants et morts, vins et tombes, et presque à la même date, d'une rive à l'autre de la Gironde, ils essayaient de capturer le vignoble de Château-Margaux en Médoc et le souvenir de Roland à Blaye. Ces mêmes savants encore ont décrété que la cathédrale de Reims était le chef-d'œuvre d'un architecte allemand, pour avoir

le droit de la prendre, et, à défaut, de la détruire. Et enfin, ils ont décrété que l'Alsace était allemande, par la triple loi de la langue, de la race et de l'histoire. Voyons leurs raisons, non pas, vous le sentez bien, pour combattre ces gens-là coûte que coûte, mais pour nous défendre contre eux. En matière de polémique scientifique, comme en matière de sang versé, n'oubliez pas que c'est l'Allemand qui a commencé.

### **8° DU FAIT QUE L'ALSACE A APPARTENU A L'EMPIRE GERMANIQUE**

Parlons d'abord de l'histoire.

Hé bien ! il y a deux mille ans, la France s'appelait la Gaule et elle allait jusqu'au Rhin. De ce côté-ci, les Gaulois; de l'autre, les Germains. L'Alsace à la Gaule, complètement, absolument, voilà le début de l'histoire. Les siècles passent, Rome a remplacé la Gaule, les Francs ont remplacé Rome, la France a remplacé les Francs : et nous allons toujours jusqu'au Rhin d'Alsace. Savez-vous ce qu'en l'an mille enseignait le maître d'école dans la France des premiers Capétiens : c'est que Dieu a dessiné lui-même en Alsace le cours du Rhin pour séparer d'un côté les Français, qui sont, dit-il, de très braves gens, et de l'autre les Germains, qui sont, dit-il, de vrais bandits. Ce n'est pas moi qui parle, mais le maître d'école du roi Robert, il y a de cela 924 ans.

Oui, disent les Allemands, c'est vrai. Mais, après l'an mille, l'Alsace est de-

venue germanique. Attention ! voici le nœud de la discussion historique. Il s'agit maintenant de réfléchir.

Au onzième siècle, en effet, l'Alsace faisait partie de ce qu'on appelait le Saint Empire germanique, et elle y resta attachée jusqu'au dix-septième siècle. Reste à savoir si ces sept siècles constituent une prescription contre les siècles antérieurs. Reste à savoir, surtout, de quelle manière l'Alsace était rattachée à ce Saint Empire germanique, et ce qu'était cet Empire. Cela, les savants allemands se gardent bien de le dire. Je vais le dire à leur place.

Ils veulent nous laisser croire que cet Empire germanique était quelque chose comme la France d'alors et de maintenant, un Etat compact, homogène, formant une seule nationalité, ayant une conscience commune, étant une patrie. Jamais de la vie ! Entre l'Empire germanique et une nation, il y a un abîme. Cet Empire n'était ni saint ni germanique. Il n'était pas saint : car il se composait de terres enlevées de tous les côtés, de sujets pris de toutes parts, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, suivant les convoitises et les victoires de ses empereurs. Il n'était pas non plus germanique, parce que, si les empereurs étaient germains (et encore point toujours), tous les sujets ne l'étaient pas. Exemple : à l'est, les empereurs ont pris la Poméranie aux Slaves, et plus tard Dantzic à la Pologne; au sud, ils ont pris Milan à l'Italie : oui, Milan et même Rome ont fait partie de l'Empire germanique. Enfin,

à l'ouest, et ceci, alors, nous regarde, ils ont pris à la France l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, la Franche-Comté, le Dauphiné, le Vivarais, la Provence, et Lyon et Marseille. Voilà ce qu'était l'Empire germanique : avoir fait partie de cet Empire, ce n'est donc pas un titre à être Allemand, au contraire... A ce compte, l'Allemagne d'aujourd'hui devrait aller jusqu'au Rhône, posséder Marseille et Lyon.

Et croyez-vous que les Allemands n'aillent pas dans leurs rêves jusqu'au bout de ces revendications, jusqu'au bout du principe, que toutes les provinces de l'Empire germanique doivent leur revenir ? Ils ont pris la Sarre en 1815, l'Alsace et Metz en 1871; aujourd'hui, ils veulent prendre Briey; demain ils voudront la Meuse après la Moselle, le Rhône après le Rhin. Vous en doutez ? Vous doutez de cette concupiscence infâme ? Ecoutez ceci. — En mars 1914, j'étais à Metz. On venait de distribuer aux grands élèves du lycée un atlas, un atlas historique où, à chaque carte, même à la carte de l'Europe ou de la France en 1914, on avait indiqué par un liseré rouge tous **les pays qui avaient fait autrefois partie de l'Empire germanique**, et c'étaient Besançon, Dijon, Lyon et Marseille. Oh ! les sinistres malfaiteurs que ces savants, ces maîtres d'école d'outre-Rhin ! Cette enfance que l'on doit respecter, ils lui insinuaient, par ce liseré rouge tentateur, l'habitude de convoiter, de mentir, de regarder du côté de la France pour de nouvelles annexions. Vingt mille

écoliers de l'Allemagne étaient élevés, en 1914, avec la pensée que Lyon et Marseille avaient été allemandes. Je vous dis ce que j'ai vu.

Voilà donc ce qu'a produit de l'autre côté du Rhin la hantise de l'Empire germanique; voilà les idées saugrenues et les abominables cupidités que cet Empire a déposées dans les âmes allemandes. Et voici ce qu'il fut en réalité : non pas une nationalité allemande, mais un Arlequin de terres volées à tout le monde, à l'Italie comme à la France. Dans cet Empire, point d'unité, point de patrie, des bandes, un chef de bandes, des brigands associés, du butin et rien de plus. Si l'Alsace lui a appartenu, c'est comme butin, et pas autrement. Elle lui a appartenu comme le collier d'or, dans la caverne des bandits, appartient au chef détrousseur de grandes routes. Je vous dis ce qui a été.

### **9° DU FAIT QUE L'ALSACE PARLE UN PATOIS GERMANIQUE**

Il n'empêche, nous ont dit les savants d'outre-Rhin, que les Alsaciens parlent entre eux un dialecte, un patois d'origine allemande. Or, la langue faisant la nation, l'Alsace, parlant une langue germanique, l'Alsace est de nationalité allemande.

Le beau raisonnement, et cela, à coup sûr, d'origine germanique. Où avez-vous vu, gens d'outre-Rhin, que la langue fait la patrie ? Il se parle deux langues en Belgique, le français et le flamand : et je ne vois en Belgique

qu'une patrie, tout autrement belle que la patrie de la langue allemande. Il se parle trois langues en Suisse; et, malgré que vous en ayez, vous n'osez pas toucher à cette nation. Vous autres Allemands de Prusse, jusqu'à Sadowa, vous n'avez jamais pu vous entendre avec les Allemands d'Autriche; et aujourd'hui encore, en février 1918, il circule à Vienne, en langue allemande, de savoureux proverbes où les Allemands de Berlin sont comparés à l'animal favori de saint Antoine.

Langue de la parole et patrie du cœur sont choses différentes. En France, audessous du français, nous avons douze patois. L'alsacien ressemble à un parler germanique, sans doute; mais le catalan du Roussillon ressemble à un parler espagnol, et le breton à l'irlandais. Et combien de Basques, totalement ignorants de la langue française, se sont merveilleusement battus pour la France sur terre et sur mer ! L'homme politique de chez nous qui parle le plus souvent une langue étrangère à la France, est le député basque de Mauléon, Ybarnegaray, et je ne vous apprends pas ce qu'il fait pour la France, du bras et de la parole : il y a quinze jours à peine, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, 4.000 Français de tous les partis l'ont acclamé, à la manière dont ce Basque nous traçait en langue française la devise de ces dernières semaines de guerre : tenir d'abord et vaincre ensuite.

Enfin, à propos de cette question de la langue d'Alsace, laissez-moi vous

dire avec quelle rapidité les petits enfants de là-bas s'instruisent du français, mettent à l'apprendre une sorte d'acharnement joyeux et touchant, comme pour vite réparer le temps où leurs pères avaient dû parler la langue allemande. En juillet 1917 a eu lieu la distribution des prix aux écoles de l'Alsace reconquise. Mon ami Pfister, de Beblenheim près de Colmar, professeur à la Sorbonne, la présidait. Et il m'écrivait, les larmes aux yeux, des larmes de joie : « En 1871, au lycée de Colmar, nous savions moins le français, que ne le savent en 1917 les fils de bûcherons, délivrés par le général Pau. »

Enfin, j'aurais voulu vous montrer ce que disent les Alsaciens en leur patois d'Alsace : c'est un patois savoureux, énergique, un peu cru, fait à merveille pour s'exprimer franchement, pour exposer le fond de son cœur, sans ambages littéraires. Ce que les Alsaciens disent en leur patois ? Surtout du mal de l'Allemagne, et l'un après l'autre tous les ridicules germaniques, la morgue, l'orgueil, la discipline forcée, la brutalité viennent prendre leur place dans les contes populaires de l'Alsace. Le patois alsacien est comme le crayon de notre ami Hansi : il fustige l'Allemagne d'un coup sec qui laisse l'empreinte.

Ne faisons donc pas la moindre attention aux mots de la langue que parlent encore les vieux Alsaciens, demeurés fidèles à leur idiome provincial comme ils le sont au vin gris de leurs coteaux : c'est de la gaieté française qui sort de ce vin, et par les mots du patois d'Alsace,

il ne s'envole que des pensées françaises.

## 10° DE LA RACE ALSACIENNE

Mais l'Alsacien, nous a-t-on dit encore en Allemagne, l'Alsacien, par sa tournure physique, son tempérament, son allure morale, ses habitudes, ne ressemble pas aux autres Français.

C'est entendu. — Mais d'abord il ne ressemble pas davantage aux Allemands, ce qui est, vous m'avouerez, le principal. Aucune des habitudes germaniques ne dépare la vie de l'Alsace. L'Alsacien est un homme de foyer, l'Allemand est un batteur d'estrade. L'Alsacien a le culte de la famille, et l'Allemand celui de la brasserie. L'Alsacien goûte la poésie du clocher et l'Allemand rêve d'être employé de bureau à l'étranger. L'Alsacien est la franchise même, et l'Allemagne pratique naturellement le mensonge. Non ! ils ne se ressemblent pas ; et vous remarquerez d'ailleurs que tous ces traits de l'Alsacien se retrouvent sur des physiologies françaises.

Crovez-vous donc d'ailleurs que tous les Français soient pareils, qu'il faille qu'ils soient pareils ? Le beau d'une grande nation, comme la nôtre, c'est qu'elle unit les diversités et concilie les contraires, qu'elle est un mélange et un accord, une unité morale faite de variétés infinies. Est-ce qu'un Gascon n'a pas son charme propre, comme le Breton ? le Provençal, comme le Bourguignon ? Sous leur air de famille, cha-

cun d'eux a sa façon de sourire ou d'aimer. Laissez donc l'Alsacien rire de son bon rire, aimer de sa large face ouverte, puisqu'il rit de nos victoires et qu'il aime la France.

### 11° L'ALSACE DEMEURÉE FRANÇAISE DE CŒUR

Car voici en dernier lieu la suprême raison la plus forte, la plus présente, la plus sainte des raisons qui font de l'Alsace une terre française, qui résolvent en notre faveur la question de l'Alsace. C'est que depuis le temps de Louis XIV, où s'est rompu le lien qui l'attachait aux bandes germaniques, toute l'Alsace a voulu demeurer française.

Louis XIV réunit l'Alsace à la France, et personne, entre les Vosges et le Rhin, ni ne proteste ni ne s'afflige. Tous regardent aussitôt vers la France comme les fils prodigues embrassent la mère retrouvée. La Révolution de 89 arrive, et c'est à Strasbourg que s'envole la « Marseillaise », et c'est de Strasbourg que nous vient Kléber.

Lorsque, en 1871, la main de Bismarck exécuta à nouveau l'horrible rupture, un long gémissement courut par toute l'Alsace. Et je me souviens encore, comme si c'était d'hier, des pleurs que nous versions, au Lycée, en lisant la protestation, le 1<sup>er</sup> mars, des députés des départements envahis (dans quelques jours, vous en célébrerez ici le glorieux anniversaire) : **Nous déclarons nul et non avvenu le pacte qui dis-**

pose de nous... Vos frères d'Alsace, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France, absente de leurs foyers, une affection filiale, jusqu'au jour où ils viendront y reprendre leur place. Puis, ce fut la réponse de l'Assemblée de Bordeaux aux députés de l'Alsace qui partaient : **Quoi qu'il arrive, les citoyens de l'Alsace demeureront nos compatriotes et nos frères : et la République française leur promet une éternelle revendication.** Enfin, ce fut, quelques mois plus tard, l'entrée des députés alsaciens à l'Assemblée allemande de Berlin : **Notre cœur, dirent-ils devant les mandataires de l'Allemagne silencieux et narquois, notre cœur est invinciblement attiré vers la patrie française. Des siècles de vie en commun ont créé entre la France et l'Alsace des liens que rien ne brisera. Nous sommes les membres d'une même famille : votre violence ne nous a point séparés.**

Jamais, depuis le crime, le cœur de l'Alsace n'a changé. Rien, ni persécutions, ni flatterie, rien n'a modifié ses sentiments. En août 1914, des milliers d'Alsaciens s'évadèrent pour venir combattre dans nos rangs. Depuis 1871, durant 48 ans, l'Alsace nous a offert son exemple : elle a tenu.

## 12° IL NOUS FAUT L'ALSACE

Elle a tenu près d'un demi-siècle, et nous, nous n'avons plus que quelques semaines à tenir. L'Alsace a souffert pendant près d'un demi-siècle, et nous,

nous n'aurons souffert que quelques années. Et que sont nos souffrances à côté des siennes ? Nos vivants et nos morts sont libres : et elle, pendant 48 ans, a vu la détresse de tous ses enfants au milieu de l'esclavage de toutes ses tombes.

Oublier l'Alsace, ce serait pécher contre tout ce que nous aimons dans le monde, contre tout ce qui vaut la peine de vivre; ce serait pécher contre la vérité historique, qui fait de l'Alsace une terre française, contre la justice, qui a été violée par sa servitude; contre la France, qui l'aime et qu'elle aime, et d'un double éternel amour. Et ce serait enfin pécher contre l'humanité tout entière, aujourd'hui debout pour punir les crimes et pour rétablir le droit.

### **CAMILLE JULLIAN.**

Membre de l'Institut,  
Professeur au Collège de France.

